

TABLE DES MATIERES

Introduction	3
En savoir un peu plus sur ...	4
Présentations	7
Mon enfance	11
Adolescence, famille	16
Entre ici et là-bas	19
Le travail	23
Religions, valeurs, philosophies de vie	27
Etre fille, être femme, être garçon, être homme	30
Evaluations, réflexions	33

La Fonderie
et Ages & Transmissions
vous présentent

« Je raconte ma vie »

dans un groupe multiculturel

à la Fonderie (2013-2014)

Novembre 2013. Alors que « Molenbeek, Métropole Culture 2014 » se prépare, Jeannine, Ousmane, Thérèse, Jamila, Soumaya, Lutgarde, Bernadette, Carsten, Hamda et Chantal acceptent de se lancer dans l'aventure : raconter sa vie dans un groupe où se côtoient des hommes et des femmes d'origine belge, marocaine, danoise, sénégalaise, tunisienne, congolaise. La plupart des participants habitent à Molenbeek ou dans une commune limitrophe. Trois sont apprenants de l'asbl « Lire et Ecrire Bruxelles » à Molenbeek. L'objectif est de mieux se connaître afin de diminuer les stéréotypes que chacun peut avoir sur l'« autre » dans une ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère.

Lors de chaque rencontre, un thème est proposé : enfance, adolescence et famille, entre ici et là-bas, le travail, religions, valeurs et philosophies de vie, être fille - femme - garçon - homme.

Vous trouverez dans cette publication, des traces écrites de ces rencontres particulièrement riches, authentiques et humaines.

Plongez avec nous dans le vivier multiculturel bruxellois !

Michèle Piron, animatrice et coordinatrice d'Âges & Transmissions

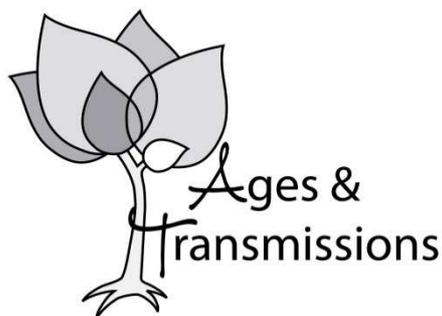
Pascal Majerus, conservateur de la Fonderie

Anne Brisbois, coordinatrice mission réseau, Danielle Duchesne, coordinatrice du centre de Molenbeek, Lire et Ecrire Bruxelles

Avec le soutien de l'échevinat des seniors de Molenbeek
et du secteur éducation permanente de la Fédération Wallonie-Bruxelles



En savoir un peu plus sur ...



En bref, qui sommes-nous ?

Ages & Transmissions est une association pluraliste d'éducation permanente ciblée sur les **seniors** bruxellois et leur participation à la vie de la société.

Actuellement, nos activités se conjuguent sur 4 axes : le **bénévolat** (coup de pouce lecture et langage dans les écoles primaires, bibliothèque à domicile, conseil consultatif communal d'aînés), les **passeurs de mémoire** (J'écris ma vie, je la raconte, mémoire pour demain dans les écoles), des **groupes de réflexion et de débats** (philo, lectures, approfondissement de thèmes sociétaux), ainsi que les **rencontres** entre notre public de seniors et des enfants, adolescents, jeunes ou moins jeunes adultes de cultures différentes. La promotion des échanges entre générations ou/et les cultures afin de participer à un "mieux vivre ensemble" est inscrite dans nos statuts.

Vous trouverez plus d'infos sur www.agesettransmissions.be

Ages & Transmissions et « Je raconte ma vie » à la Fonderie

Au commencement était « J'écris ma vie » ... Et puis, nous avons voulu donner la possibilité à ceux et celles qui n'avaient pas envie ou ne savaient pas écrire de raconter leur vie dans un groupe multiculturel. Chacun devenait ainsi passeur de mémoire et de culture tout en participant à un mieux vivre ensemble à Bruxelles, ville où un habitant sur deux est d'origine étrangère. Ainsi est né « Je raconte ma vie » que nous avons pu ancrer en 2013-2014 à Molenbeek grâce à la collaboration avec la Fonderie, Lire et Ecrire Molenbeek et l'échevinat des seniors de la commune.

Contact : 02/762.10.01 ou 02/514.45.61

info@agesettransmissions.be

Siège social : 155 rue Konkel 1150 Bruxelles

Siège d'activités : 7, rue Potagère 1210 St Josse

www.agesettransmissions.be



En savoir un peu plus sur ...

En bref, qui sommes-nous ?

La Fonderie asbl étudie l'histoire économique et sociale de la Région bruxelloise depuis trente ans. Située aux abords du canal, sur le site d'une ancienne fonderie d'art (la « Compagnie des Bronzes »), elle propose un regard sur l'histoire de la ville, son actualité et son devenir tout en souhaitant valoriser son patrimoine industriel.

Le travail de mémoire de La Fonderie s'articule autour de différents axes : elle publie une revue, elle organise des visites guidées et animations pédagogiques. Son musée illustre l'histoire du travail à Bruxelles et récolte objets, documents et témoignages sur le passé industriel de la ville.

La Fonderie et « Je raconte ma vie »

En réunissant des participants venus d'horizons parfois bien différents, nous avons voulu élargir notre compréhension de ce passé qui nous hante : notre enfance, nos souvenirs du travail, notre mémoire d'évènements heureux ou moins heureux. Un musée ne s'articule pas seulement autour d'objets de collection, mais aussi avec des témoignages et des récits de vie qui colore l'Histoire d'intimité.

Musée de proximité, situé à Molenbeek dans un quartier multiculturel, La Fonderie se devait d'ouvrir ses portes à ce partage de mémoires.

Avec cette expérience si riche, nous avons certainement mieux compris ces vies racontées avec tant de sincérité. Puisse le lecteur en apprécier toute la beauté.

Contact : 02/410.99.50

info@lafonderie.be

27 Rue Ransfort 1080 Bruxelles

www.lafonderie.be

En savoir un peu plus sur ...

En bref, qui sommes-nous ?

Lire et Ecrire Bruxelles, créée le 23 novembre 1983, est une asbl pluraliste d'éducation permanente qui a pour mission principale de promouvoir et développer, sur le territoire des 19 communes de Bruxelles, des actions d'alphabétisation et de FLE (Français Langue Etrangère) de base qui s'adressent à un public pas ou peu scolarisé désireux d'apprendre à parler, lire et écrire en français. Elle assure la formation des apprenants via 6 Centres d'alphabétisation dont celui de Molenbeek-Dubrucq.

Depuis le 1er janvier 2010 Lire et Ecrire Bruxelles est reconnue par la Commission communautaire française (Cocof) comme Centre Régional pour le développement de l'alphabétisation et l'apprentissage du français pour adultes

Lire et Ecrire Bruxelles et « Je raconte ma vie » à la Fonderie

C'est suite à l'invitation de Michèle Piron à une séance d'information que notre groupe s'est rendu à la Fonderie. Après une semaine de réflexion, trois d'entre nous ont pris la décision de se lancer dans l'aventure. Il s'agissait de participer à 8 séances mensuelles avec des personnes d'âges et de cultures variés. Pour ces personnes ce fut une expérience enrichissante. Mais quelle en est la recette ?

Parler de soi à partir de différents moments de sa propre histoire, être écouté et reconnu par des personnes plus âgées parfois, belges d'origine pour certaines, « On peut parler de tout sans avoir honte ». Mais il s'agissait aussi d'écouter l'autre et de découvrir des étapes de sa vie, d'y accorder de l'attention. « Les personnes âgées nous ont beaucoup appris », « Je ne savais pas qu'il y avait eu la guerre ici ».

Contact : 02/420.71.82 (Danielle DUCHESNE)

bxl.molenbeekdubrucq@lire-et-ecrire.be

Siège social : Rue de la Borne, 14/9 à 1080 Bruxelles

Siège d'activités : Avenue Jean Dubrucq, 82 à 1080 Bruxelles

www.lire-et-ecrire.be

Présentations

Chaque participant se présente librement, explique son prénom et montre un objet¹ qui lui est cher.

Jeannine

Je suis retraitée depuis un certain temps et j'habite Molenbeek depuis 13 ans. J'ai vécu mon enfance et la plupart de ma vie à Anderlecht. J'ai 3 enfants et 6 petits-enfants. J'ai travaillé comme couturière dans l'atelier de mes parents et ai également été vendeuse dans des salons et expos. J'ai écrit ma vie à l'ordinateur. Mon objectif en venant ici est « le mieux vivre ensemble ».

Jeannine était le prénom de ma marraine.

Voici **mon abonnement à l'expo 58**. Cela a changé ma vie. C'était la première expo après la guerre. 43 pays étaient représentés à Bruxelles. J'y allais tous les week-ends pendant 6 mois. On pouvait visiter tous les pays et ce qui avait de mieux dans ces pays. Je n'avais pas de télé, on ne savait rien et tout à coup, à 20 ans, le monde s'ouvrait devant moi. Je garde cet abonnement précieusement.

Je suis allé voir tous les spectacles étrangers : l'opéra de Pékin, Wonderful Time de Broadway et plein d'autres ; je n'aurais plus l'occasion de voir tout ça ; c'est un des plus beaux souvenirs de ma vie. L'abonnement coûtait 150 francs. Mon père nous a acheté un abonnement pour les 4 membres de la famille. On n'est pas parti en vacances cette année-là. A la place on a fait un tour du monde !

Chantal

J'habite à Molenbeek depuis que je me suis mariée, il y a 46 ans. Originnaire de Charleroi (Roux), je suis issue d'une famille de 3 enfants. J'ai travaillé dans la décoration, le médico-social, dans une brasserie à Molenbeek et ensuite dans une firme de transport.

Je viens dans ce groupe par curiosité, parce que j'aime découvrir les autres cultures. Il y a beaucoup de préjugés ; il faut donc approfondir ses connaissances de l'autre. Je suis mamy conteuse à l'école 13 à Molenbeek.

Chantal est un prénom de ma génération.

Mon objet est un livre : « **Mon premier Larousse illustré** ». Je l'ai reçu de mes parents vers 6 ans, à la Saint Nicolas. J'ai eu beaucoup de plaisir à voir les illustrations, les mots, leur signification. Ça m'a donné envie de lire. Depuis ce moment-là, je ne peux pas me passer d'un livre à lire. Pour moi un livre c'est un compagnon qui ouvre l'horizon, une façon de pouvoir communiquer, partager, un excellent compagnon contre la solitude qu'on peut emmener partout. Ce n'est peut-être pas le plus cher que j'ai, mais cet objet m'a ouvert des portes ! Il y avait beaucoup d'images dedans. Je l'ai depuis 60 ans et je le regarde encore. Je ne peux pas m'en séparer. Le

¹ Quel est l'objet le plus important pour vous ? Telle est la question que la Fonderie a posée à des habitants de Molenbeek afin de préparer l'expo temporaire qui se tiendra entre le 26 septembre 2014 et le 1^{er} février 2015, dans le cadre de « Molenbeek, Métropole Culture 2014 ». Les premiers habitants testés l'ont été dans le groupe « Je raconte ma vie ».

livre a été publié en avril 53. Quand je le feuillète, ça me fait penser à mon enfance. Je l'ai feuilleté sur les genoux de mon père.

Hamda

Né en Tunisie, j'y ai fait mes études. Je suis arrivé en Belgique en 1967. Il y a 14 ans que j'habite à Molenbeek. Mon épouse est belge, bénévole à l'école 13 à Molenbeek. J'ai notamment donné des cours dans une école de sœurs et aussi rue du Doyenné à Uccle. A Uccle, j'ai été très bien accueilli par l'échevine de l'enseignement.

Hamda en arabe littéraire veut dire loyal, reconnaissant.

J'ai fait les sciences naturelles, et j'ai enseigné comme régent en mathématiques en Tunisie. Le week-end, on transformait la salle de classe en salle de projection. Chaque professeur devait présenter un film. Je devais présenter un film de Truffaut, « les 400 coups », et **ce cachet** me fait penser à ça, car il représentait l'abonnement au cinéma. C'était la seule salle de cinéma de Nabeul. On y montrait les films égyptiens, Hindous mais aussi français.

Lutgarde

Je suis née à Laeken il y a 75 ans de mère flamande et de père wallon. J'étais fille unique. J'ai travaillé pendant 40 ans. Je suis mariée, ai 3 fils et 3 petits-enfants. J'habite à Koekelberg tout près de Molenbeek. Ma grand-mère et ma mère m'ont beaucoup raconté sur leur vie. Moi aussi, j'aimerais transmettre à d'autres.

Mon prénom est Lutgarde, officiellement Lutgardis. Il rompt la tradition familiale. Lutgardis était la patronne de la jeunesse flamande. Ma maman était flamingante. Je suis fière de ce prénom bien qu'il ait été difficile à porter dans les années d'après-guerre à cause de sa consonance germanique.

J'ai apporté un objet qui me fait penser à mon père : **un verre de bière « Jager Pils »** de la brasserie Roelants à Schaerbeek dans le quartier de la Cage aux Ours. Le petit bonhomme sur le verre est un chasseur. Ce verre m'a été donné par un ami il y a une vingtaine d'années. Tous les jours mon mari l'utilise. Il me rappelle à la fois la brasserie et mon enfance puisque mes parents travaillaient là.

Thérèse

J'habite à Koekelberg depuis 1976. J'ai des enfants et petits-enfants. Veuve depuis 7 ans, j'ai travaillé 7 ans comme dactylo et ensuite je suis devenue mère au foyer. J'ai vécu mon enfance à Anderlecht ensuite à Ixelles. Je veux apprendre à connaître les autres.

Thérèse était le prénom de ma marraine.

Ceci est un **petit bonhomme qui représente l'Union Saint-Gilloise**. Mon fils de 6 ans était très porté sur le foot. Un jour, pour la fête des mères, il m'a acheté cette poupée avec ses sous du dimanche. C'est le premier cadeau qu'il m'a acheté. L'Union était très importante alors : 60 matchs sans perdre ! Je me rappelle des bagarres entre le Daring et l'Union.

Mon fils allait avec son papa aux matchs. Ils discutaient beaucoup foot ensemble. Aujourd'hui mon fils s'occupe toujours d'un groupe de gamins qui font du foot.

Cet objet symbolise mon fils de six ans. Le petit bonhomme est toujours dans la vitrine, chez moi.

Soumaya

Je suis en Belgique depuis mon mariage, il y a 20 ans. J'avais 25 ans et habitais Tanger au Maroc. Je suis couturière, je fais des retouches. Je m'occupe de mes enfants. J'ai 2 enfants et suis divorcée. Je viens ici pour écouter les problèmes des autres afin d'oublier les miens. J'habite à Molenbeek et je suis des cours à « Lire et Ecrire » à Molenbeek.

Soumaya est la première femme martyre de l'islam. Cela veut dire « beauté » en arabe littéraire.

J'ai apporté une **broderie avec des fleurs** que j'ai réalisée quand j'étais à l'école de couture au Maroc chez les sœurs espagnoles. J'ai brodé ces fleurs avec une machine ancienne et j'ai fait le collage ici en Belgique. Le tableau est accroché à un mur chez moi. C'est mon « chef d'œuvre » ! Ici je ne fais plus de broderie. Quand je regarde le tableau, je pense à l'école, à l'ambiance, aux sœurs.

Jamila

J'habite à Molenbeek. Je suis arrivée en Belgique de Tanger au Maroc pour me marier en 1999. J'ai eu 5 enfants qui ont entre 5 et 25 ans. Ma mère est encore au Maroc. Je suis des cours à « Lire et Ecrire » à Molenbeek. Je viens ici pour apprendre à connaître les gens.

Jamila veut dire « jolie ».

Bernadette

Je suis née au Congo belge à Lubumbashi. Je me suis mariée à 17 ans. Je suis arrivée ici en 1993. Mes enfants faisaient leurs études à Louvain-La-Neuve. J'ai fui les pillages et la fin de la période Mobutu. A Koekelberg, j'avais ouvert un petit commerce. La commune m'a fait beaucoup de mal. Maintenant, je dois payer 50 € à la commune tous les mois. J'ai 4 enfants et 8 petits-enfants. Je suis retraitée mais je fais encore des marchés comme à l'Abattoir. Je vends des bijoux et des vêtements. Je suis aussi mamy conteuse à l'école 13 à Molenbeek et visite des personnes âgées dans des maisons de repos. Je suis dans ce groupe parce que je suis curieuse.

Bernadette est mon nom de baptême. Mon prénom de naissance est Nsanza, qui veut dire jumeau.

J'ai apporté la **photo de mon mariage à l'Eglise**, le 1^{er} juin 1964, à Albertville (aujourd'hui Kalemí). Quand on est parti de chez nous, on ne pouvait pas tout prendre, mais des photos, ça allait ! C'est important pour montrer à mes petits-enfants !

La première fois que j'ai vu mon futur mari, il m'a dit qu'il m'aimait. J'étais un peu surprise. Il ne pouvait pas me demander en mariage à mes parents directement. Il m'a emmenée le dimanche chez ses parents. Moi j'ai dit à mes parents que j'avais trouvé un garçon. En un mois, j'étais mariée ! J'avais 17 ans.

Le jour où on donne la dot, c'est le mariage coutumier, ensuite vient le mariage à la commune et enfin à l'Eglise. On ne pouvait pas dormir ensemble avant le mariage religieux. Dans notre culture, il faut marier une fille vierge. Sinon on la renvoie aux parents et il y a de gros scandales.

Carsten

Je suis danois et habite à Ixelles. Je vis en Belgique depuis 1985 avec mon ami. Il n'y avait pas de boulot pour linguistes au Danemark. Donc nous avons fait le concours aux institutions européennes. J'ai travaillé à la Commission Européenne comme interprète (français, néerlandais, suédois, allemand, anglais vers le danois). Je me suis marié avec mon ami. Au Danemark, c'était très mono-culturel. A part le Groenland on n'a pas connu beaucoup de cultures différentes. J'aime parler avec des gens différents. Je m'intéresse beaucoup à la politique et je suis de gauche. J'aime beaucoup la Belgique. J'ai deux grands-mères allemandes.

Carsten est l'équivalent de Christian, qui vient de chrétien. Moi-même, je ne suis pas très chrétien.

C'est mon bic que j'ai depuis 40 ans. Je l'ai reçu pour Noël de mes parents. Ils m'ont toujours soutenu dans mes études. Il n'a plus d'attache, c'est un Parker inusable. Il m'a accompagné partout : au lycée, à l'unif, pendant les examens, au travail, pour signer des choses importantes. Un jour il a disparu, et j'étais désespéré, mais je l'ai retrouvé. Maintenant il reste sur mon bureau. Il représente des moments de plaisirs et de souffrances. Aujourd'hui, bien sûr, j'ai un ordinateur, mais j'utilise encore mon Parker et c'est ce que je préfère.

Ousmane

Je viens du Sénégal, de Dakar. Je suis depuis 2 ans et demi à Bruxelles. Je suis marié et j'ai 3 filles au Sénégal. Au pays, j'étais chauffeur de bus. J'ai été à l'école coranique en arabe. Je suis venu travailler en Belgique et si possible, j'aimerais faire venir ma famille ici. Je trouve intéressant d'écouter et de parler. Je suis des cours à « Lire et Ecrire » à Molenbeek.

Ousmane en Peul veut dire « compagnon du prophète ». Je suis musulman.

Moi je propose ce **portable (smartphone)**. Avant, je disais que je ne dépenserais jamais 20 euros pour un portable ! Il m'a coûté 300 euros, et je fais tout avec. C'est l'objet le plus important de ma vie actuelle. Je regarde les horaires des transports en commun, je parle avec ma famille ; avec skype, je vois ma mère ! Ce portable pour moi, c'est ma liberté. Si je le perds, j'en achète un autre. C'est le lien avec mes amis, ma famille. Ils sont aux quatre coins du monde. Avec ça, je ne suis jamais seul !

Mon enfance

Ousmane

Je suis né dans une famille religieuse, à Dakar. Mon père était marabout et voulait que je le devienne aussi. A 3 ans, on m'a emmené à l'école coranique, dans un village à 800 km de chez moi, avec 400 à 500 enfants. C'était dur. On se levait à 5 h pour apprendre le coran jusqu'à 8 h, puis après on travaillait dans les champs jusqu'à 13h, ensuite on allait dans les villages environnants mendier notre nourriture. Ensuite, on revenait à l'école, on mettait tout ensemble dans un bol et on partageait.

Puis, de nouveau on récitait le coran, on travaillait. On dormait avec beaucoup de monde, parfois on passait la nuit dehors, c'était une grande maison. Dans cette école, on parlait Peul.

Jusqu'à mes 10 ans, j'ai été loin de mes parents. Je les voyais une fois par an, à la fête de Tabaski. Dès mes 3 ans j'ai donc été livré à moi-même, parfois il fallait se bagarrer avec les autres pour avoir sa place. Au début, la femme du marabout s'occupait un peu de nous.

Si je jouais parfois ? Oui, bien sûr le jeudi et vendredi car c'était congé. On jouait au foot, à la lutte.

A 10 ans, je suis revenu à la maison pour aller dans une autre école coranique où j'ai appris l'arabe littéraire.

J'ai appris le français ici en Belgique depuis deux ans et demi. Dans la vie, pour vivre, il faut être solide. Grâce à mon enfance je peux vivre partout, car j'ai eu une enfance très dure. Je suis armé pour la vie ; dans toutes les situations, je me débrouille. C'est pourquoi je suis ici aujourd'hui !

Au début, quand j'étais petit, j'étais triste de ne pas voir mes parents et au fur et à mesure que j'ai grandi, j'ai réalisé que j'ai eu une bonne éducation car moi je ne fais pas de bêtises, pas comme ceux qui ont grandi à Dakar.

Aujourd'hui, si je rentre au pays, je peux être marabout et diriger une mosquée. Un marabout enseigne le coran. Je suis héritier d'une famille de marabouts.

Jamila

Quand j'étais petite, j'étais toujours avec ma cousine, au Maroc, à Tanger. On allait dans sa famille. On jouait avec les enfants. On jouait à la poupée aux cheveux blonds. Je jouais aussi avec un jouet piano et avec des raquettes. Quand j'étais petite fille j'ai été à l'école, à 6 ans, de 8h à midi, puis je revenais manger à la maison, et j'y retournais jusqu'à 5 heures. J'ai appris à écrire l'arabe classique. J'ai beaucoup aimé l'école ; mais je suis tombée malade souvent et j'ai dû arrêter l'école à 14 ans. L'école était mixte.

Je n'étais pas très heureuse.

Dans la famille, nous étions 5 filles et 6 garçons. Je me rappelle d'un cadeau, un livre, qui raconte une histoire comme cendrillon : « Jeaha ». J'étais une enfant très sage.

Jeannine

Je suis née juste avant la guerre, en 1937. J'habitais à Anderlecht. J'allais à l'école pas loin, à pied ; ça prenait un quart d'heure. On rentrait manger le midi. Quand on retournait à l'école à 13h30, on avait un sou pour acheter un bonbon ; on jouait beaucoup ; on était à la limite de la ville et de la campagne, on était très libre, on faisait plein de jeux, avec des balles, une trottinette, des patins à roulettes. Mais ça faisait du bruit et les voisins rouspétaient. Les voisines n'étaient pas contentes non plus parce qu'elles disaient qu'on abimait leur trottoir. C'était important le trottoir ! A la limite de notre quartier, quand on traversait les champs, on arrivait au Scheutbos ; l'idée d'arriver à l'orphelinat, ça nous impressionnait ; on imaginait ces enfants sans parents.

Je me rappelle les bombardements en 1943 : dans le champ près de chez nous, il y avait un énorme cratère creusé par un V1. On jouait beaucoup dans ce cratère, notamment avec le traineau en hiver quand il y avait de la neige.

Je me rappelle aussi des alertes pendant la guerre ; on allait se coucher dans les champs avec un manteau et une couverture. En général, on allait dans les champs car ma mère avait peur que la maison ne s'écroule si on restait à l'abri dans la cave; on passait parfois plusieurs heures dehors pendant la nuit. Nous, nous étions enfants et on trouvait ça gai ! On devait marcher dans le noir. On voyait les avions qui se battaient dans le ciel, et parfois on voyait un parachutiste et on essayait de deviner où allait tomber l'avion.

A la Libération, j'avais 7 ans. Je me rappelle que je suis allé voir les jeeps, les chars. Ma mère m'avait confectionné un costume, rouge, jaune et noir et j'avais un gros nœud tricolore dans les cheveux. Chaussée de Ninove, nous avons vu les anglais qui défilaient. On m'a fait embrasser un soldat noir. C'était la première fois que je voyais un noir.

Thérèse

J'habitais à Ixelles et j'ai quitté l'école à 16 ans. Les filles ne se maquillaient pas si jeunes à l'époque, mais moi, je voulais un rouge à lèvres. Ma belle-mère m'a emmenée chaussée d'Ixelles acheter un tube de rouge à lèvres chez Lancôme. Je devenais une jeune fille et je commençais à porter des robes.

Des souvenirs de la guerre ? J'ai reçu une chique d'un soldat ; je la mettais souvent dans l'eau et le sucre pour la sucer pendant des jours et des jours. Mon père allait à la campagne chercher des pommes de terre. Je jouais à la marelle. Le bèbè ? C'était un carreau en bois, et on dessinait par terre à la craie. On jouait aussi aux cartes. J'étais enfant unique, mais j'avais des copines dans la rue. Dans la rue, il y avait un vendeur de charrettes, handicapé de la guerre 14, unijambiste, qui nous impressionnait beaucoup.

A 9 ans, j'ai été au pensionnat. J'avais perdu ma maman ; mon père, en service roulant, ne pouvait pas assumer seul la charge d'une petite fille. On dormait dans le dortoir. La sœur nous réveillait le matin pour prier, genoux par terre. Ensuite on pouvait aller se laver, mais pour certaines parties plus intimes, on devait retourner dans l'alcôve avec notre gant de toilette. C'était près de Malines à Wavre Notre Dame. Ensuite j'ai été dans le Limbourg, en flamand chez les Ursulines et les Sœurs de la Charité. J'ai le souvenir d'avoir très mal mangé ; on mangeait notamment le corned beef laissé par les américains. Globalement, je n'ai pas gardé un mauvais souvenir de mes années de pensionnat.

J'avais de longs cheveux, et un jour une religieuse a exigé qu'on me coupe les cheveux, car elle disait que j'avais des poux. Mais mon père ne l'a pas fait car c'était sa fierté et en plus je n'avais pas de poux !

Carsten

Je suis né à Copenhague et j'ai vécu mon enfance près de Copenhague entre ville et campagne dans un HLM qui venait d'être construit en 1956. C'était très chic à l'époque avec beaucoup de verdure entre les bâtiments pour jouer. Je devais toujours négocier avec mes parents et notamment rentrer à 5 h pour manger. Moi, je luttai constamment pour sortir jouer. On faisait des équipes pour jouer avec les enfants du coin. On se sentait très lié à la cour. On bâtissait des cabanes, on jouait à la guerre. Dans le trou, c'était la jungle ! Parfois, on prenait notre vélo et on allait jusqu'à la mer.

J'étais très content, mes parents n'étaient pas riches, mais je ne manquais de rien, et grâce aux sociaux-démocrates la vie était bien.

J'ai commencé l'école à 6 ans ; je viens de retrouver un copain d'école sur facebook.

On pouvait aussi devenir scout, j'ai été chez les scouts chrétiens, et j'avais un totem « ikki », hérisson, d'après le Junglebook.

On jouait au lego bien sûr ! Mais seulement les garçons.

Bernadette

J'habitais au Congo à Jadotville. Nous étions à la maison 3 garçons et 3 filles. Ma maman aimait beaucoup mon frère. Moi, ma mère me considérait comme une esclave ; il fallait que je torchonne la maison avant d'aller à l'école. Du coup j'arrivais en retard à l'école ; tout était fermé quand j'arrivais. Au retour, je devais courir à la maison pour y faire à manger à 16 h. L'école était à un km à pied ; j'ai commencé l'école à 7 ans en 1953 et j'ai terminé en 1961 à 16 ans. C'était encore des sœurs Bénédictines. Les cours étaient surtout en swahéli pour les filles et plutôt en français pour les garçons.

Ma mère disait toujours que j'étais la « bête » de la maison. Elle disait que mon bureau, c'était la cuisine ! J'ai été traumatisée toute ma vie par ça. Alors que j'ai toujours adoré l'école, encore aujourd'hui !

Elle a voulu que je me marie à 14 ans. Heureusement, mon père me poussait à continuer et moi je voulais étudier. J'ai choisi la pédagogie pour devenir enseignante.

C'était le temps du Congo belge, tout était séparé entre blancs et noirs : les écoles, les magasins, les églises, les bus. Les blancs habitaient ailleurs. Un véritable « apartheid » ! Pour nous, c'était normal. Par contre, les mariages mixtes n'étaient pas interdits.

En primaire, les enseignants étaient noirs, en secondaire, ils étaient blancs.

Je me rappelle de l'Indépendance en 1960. On nous interdisait de sortir car on savait qu'il allait y avoir des problèmes.

Soumaya

J'ai vécu mon enfance à Tanger. Mon jeu préféré, c'était la poupée. J'ai créé une poupée avec des bâtons en bois, du plastique mais sans cheveux. J'ai cousu les vêtements et je l'ai maquillée. Je la prenais à l'école. Elle dormait avec moi. J'avais une seule poupée. Encore aujourd'hui, j'aime les poupées.

A la maison, on était 4 filles et 3 garçons. Je ne devais pas nécessairement aider ma mère. J'ai été à l'école à 7 ans. Je n'aimais pas l'école : la conjugaison, le calcul, rien n'entrait, c'était difficile pour moi. L'école était en arabe classique. Le français est venu s'ajouter après les deux premières années. J'ai été à l'école jusque 14 ans.

Un jour, j'ai allumé un feu dans la maison. Ma mère voulait lisser les cheveux de ma sœur avec de l'huile d'olive ; comme il n'y avait pas d'électricité, j'ai allumé une allumette pour trouver l'huile et l'allumette est tombée. Du coup, toute la chambre a brûlé. Heureusement le bébé n'était pas là. J'ai pleuré. Ma mère a été très philosophe...

Dans mon école, il n'y avait que des filles; parfois les professeurs frappaient les récalcitrantes avec un bâton. J'allais à l'école de 7h30 à 10h30, et je retournais l'après-midi. Il y avait un roulement dans les élèves, par groupes, car il y avait beaucoup d'élèves. Dans une classe, il y avait 45 enfants ! Certains étaient assis par terre. Notre matériel était très simple : un livre, une ardoise et une craie. C'est tout ! Par rapport aux enfants d'aujourd'hui, c'est rien mais à l'époque c'était suffisant !

Lutgarde

Un souvenir marquant de mon enfance ? Le sentiment le plus heureux ! Je devais avoir 5 ans. C'était pendant la guerre. Le jour de mon anniversaire un fleuriste m'a apporté des fleurs : une de mes tantes me les avait envoyées. C'était extraordinaire ! Je me souviens de mon étonnement et du fait que j'étais très fière. J'ai été une petite fille très gâtée, le premier bébé de la nouvelle génération. Cet événement m'a sorti de mon enfance surprotégée : un espace d'indépendance s'ouvrait, j'étais devenue un individu !

Pendant la guerre, j'habitais une brasserie à Schaerbeek, les brasseries Roelants. Environ 70 personnes y travaillaient ; tous les corps de métiers y étaient représentés depuis le palefrenier jusqu'au chimiste. On habitait l'ancienne maison du brasseur, mes parents travaillaient tous les deux à la brasserie. Mon père dirigeait l'atelier de marmographie, la publicité sur verre avant les plaques émaillées. Nous étions souvent bombardés car nous habitions près de la gare. Je me souviens d'un bombardement : mon père m'a prise sur les épaules et on a couru dans l'abri. Ensuite il m'a couverte de son corps pour me protéger. Les murs tremblaient...

La brasserie a vu défilé Allemands et Anglais ; elle était réquisitionnée pour loger les soldats. Chaque fois que les Allemands voulaient faire une razzia sur les chevaux, on nous téléphonait de la maison communale pour qu'on les cache. Certains livreurs de bière revenaient parfois saouls de leur tournée et c'est le cheval qui, connaissant le chemin du retour, ramenait seul la charrette et son cocher à la brasserie.

Un soir, des Anglais sont venus dîner à la maison. Ma mère avait préparé des chicons qu'ils ont laissés dans leur assiette. J'ai été choquée car on n'avait pas grand-chose et mes parents s'étaient privés pour leur offrir ce repas. Du coup, moi qui n'aimais pas les chicons et qui n'en mangeais pas, cette fois- là, je les ai mangés ! Et depuis, j'aime les chicons !

Un de mes oncles faisait du « smokelage », du troc ! Il a aidé toute la famille. Papa, lui, peignait, c'était un artiste. Il réalisait des reproductions de Murillo fort appréciées des paysans flamands qui nous offraient en échange de la nourriture et de l'argent. Quand j'étais malade, je devais boire du jus de viande. Je vois encore ma mère écraser la viande de rosbif, payée par les peintures de papa, afin que j'en boive le jus. Eux, ils mangeaient la viande, toute sèche.

Chantal

J'ai passé mon enfance à la campagne. Il y avait beaucoup d'enfants car c'était un nouveau lotissement. L'hiver, on adorait jouer aux boules de neige. On jouait dehors. On allait marauder les fruits dans le verger. On mangeait les pommes vertes et on devenait malade. Maman disait qu'on était punis. En été, c'étaient les moissons, on voulait aider, on montait sur les charrettes de foin ; notre grand plaisir c'était une grosse tartine, du beurre de ferme et de la confiture.

On avait beaucoup de liberté, avec plein de gosses, c'était une enfance très heureuse.

Dans le jardin il y avait un saule pleureur ; je voulais en faire ma maison et mon père a taillé l'arbre pour en faire une cabane ; c'était mon arbre. Des années après, on a coupé mon arbre et ce fut un drame.

Moi j'aimais beaucoup l'école. On faisait des fêtes scolaires, et comme j'étais grande j'étais obligée d'être le garçon quand on dansait. Je détestais ça.

Je jouais surtout à des jeux de garçons.

Adolescence - famille

Carsten

Mes parents étaient très différents : ma mère très émotive et extravertie, mon père très introverti et rationnel. Je crois que j'ai reçu un peu des deux . Ils étaient fonctionnaires tous les deux. Ils discutaient beaucoup ensemble, surtout les dimanches. Parfois, mon père partait pendant deux ou trois heures et puis il revenait. Je suis fils unique. Mes parents étaient unis au travers de moi. C'est moi indirectement, qui les ai tenus ensemble. Je retiens le fait que les dernières années de la vie de mon père quand il est tombé malade, ils ont trouvé un autre lien et beaucoup d'amour. A ce moment ils se sont retrouvés. Ma mère a effacé les problèmes d'avant. Ça reste aussi un signe qu'il faut rester ensemble. Il faut faire l'essai.

C'est ce que j'ai appris d'eux, la ténacité ! Même si j'étais rebelle.

Jamila

Ma grand-mère était assez méchante avec ma mère. Ma mère s'est mariée à 16 ans. Pendant trois ans, elle n'est pas tombée enceinte et sa belle-mère la critiquait sans cesse, la menacer de divorce. « C'est Dieu qui ne veut pas envoyer d'enfants pour te punir ! »

Mais mon père n'écoutait pas et était gentil avec ma mère. Après trois ans, ils ont eu un garçon, tout le monde était très content. Puis moi, je suis arrivée une année plus tard, et ensuite trois autres enfants sont nés. Après, ma grand- mère a dit : « Arrête les enfants ! ». Ma mère a eu 8 enfants, à cause de sa belle-mère !

Jeannine

Ma maman a laissé un souvenir indélébile : une personne très optimiste, toujours d'accord avec tout le monde. Elle a toujours dépassé les situations difficiles avec courage. Elle était couturière et chantait tout le temps en travaillant. J'adorais ses chansons : c'était de vraies histoires. Quand je l'écoutais chanter, c'était mieux que la radio. Elle a toujours chanté, jusqu'à la fin. Ma mère m'a transmis cette énergie, cet optimisme de la vie, qui a laissé à mes enfants des souvenirs ineffaçables. Elle aimait aussi beaucoup le théâtre. A 85 ans, un peu avant de mourir, ce qui l'intéressait c'était d'aller, grâce à son abonnement, au théâtre du Parc !

Elle m'a transmis non seulement son optimisme, mais aussi son goût du théâtre et des chansons.

Lutgarde

Ma mère chantait en flamand ! Elle aimait Guido Gezelle. Amour, unité et fermeté étaient les trois valeurs importantes pour elle. Elle était comme ça, elle avait la sagesse, elle s'exprimait et agissait. Elle était née en 1908 et s'était mariée en 1937. Papa, lui, était colérique, ronchon.

C'est maman qui dirigeait la maison. Les seules fois où il y avait des querelles, c'était en période électorale. Maman était fort politisée, très flamingante, fort Volksunie. Une fois mariée, elle s'exprimait un peu moins mais elle gardait ses idées. Mon père venait de Charleroi et ma mère de Campine.

Elle était toujours disponible pour les ouvriers. C'est chez maman qu'on venait demander conseil. J'ai vu des ouvriers venir la voir à 9h du soir pour lui poser des questions sur leur fiche de paie.

Maman était l'aînée de 7 enfants. Elle a survécu à tous ! Quand je suis née, elle voulait beaucoup d'enfants, mais ça n'a pas été possible. Je crois que toute sa vie elle a regretté de ne pas avoir plus d'enfants.

Hamda

Ma mère m'a marqué, plus que mon père. Elle était six ans plus jeune que mon père. Elle avait beaucoup de talents, dont la cuisine ; c'était une « top chef » ! A tous les mariages du village, on lui demandait de venir aider, au moins pour diriger les autres cuistots.

Pour notre éducation, elle était sévère. Elle est morte jeune, j'avais 12 ans. Quand elle était hospitalisée, nous allions la voir. Les derniers mots qu'elle a dit, c'était mon prénom ; ça m'a bouleversé. Pourquoi mon prénom ? Je l'ignore...

Chantal

Mon père était mon héros. Quand il est mort j'avais 17 ans, lui 48. Pour moi, il était une référence. J'avais plus de complicité avec lui qu'avec ma mère qui criait fort. Mon père au contraire était très calme, très posé. J'adorais bricoler avec lui, faire du jardinage. Il m'a appris à regarder devant et pas derrière. J'ai appris beaucoup de chose avec lui. Quand il est mort, le monde s'est écroulé, ma mère s'est rapprochée de mon frère, je me suis sentie exclue de ce cocon et je me suis fait une carapace. Chaque fois dans la vie quand il m'arrive une tuile, je réfléchis à ce que mon père aurait fait, dit. Ma mère a vécu une longue vie, aimée de ses 12 enfants. Elle avait difficile à exprimer ses sentiments mais nous aimait profondément. J'ai été complice avec elle seulement à la fin de sa vie.

Ousmane

Je me suis marié à 25 ans, ma femme en avait 18. Ma mère voulait que je me marie avec ma cousine ; or je connaissais une autre femme, une voisine. Ma mère n'était pas d'accord, elle voulait que je prenne une femme qu'elle avait choisie. Ma mère était fâchée.

Chez les peuls on se marie dans la famille. Si on se marie en dehors, c'est une exception !

Finalement, je me suis marié avec la femme que j'ai choisie, mais ma mère lui a mené la vie dure ! Pour elle, c'était une étrangère. Après un an, on a eu une fille et je lui ai donné le nom de ma mère ! Les choses se sont un peu arrangées... Ma femme a réussi à séduire ma mère. Maintenant, elles vivent toujours ensemble et s'entendent très bien !

Ma femme est une femme forte !

Bernadette

J'étais fille à papa. On était 6 : 3 filles et 3 garçons. Mon papa était commerçant après avoir été enseignant. C'est lui qui m'a donné le virus. Il était sage et honnête. Il a acheté beaucoup de maisons. Maman est morte en 1978. Mon grand frère était proche d'elle.

Mon mari et mon frère étaient en conflit avec mon père. Papa est mort brusquement chez moi, dans mes bras. Mon frère a tout revendu et a tout dépensé ; il a pris tout pour lui et n'a rien donné à ses sœurs.

Quand je vois ce qui se passe dans les homes que je visite ici en Belgique, ça me rappelle que c'est la même chose en Afrique. C'est pareil avec les héritages et les problèmes liés aux relations familiales.

Mon père m'a transmis qu'il faut beaucoup travailler et aimer les pauvres. C'est un héritage spirituel qui vaut mille fois l'argent.

Thérèse

Je n'ai pas beaucoup de souvenirs de maman car elle est morte quand j'avais 4 ans. Etant donné que mon père travaillait, j'ai été placée chez ma tante et mon parrain qui n'avaient pas d'enfants. Ensuite, j'ai été au pensionnat pendant 5 ans. Puis, mon papa s'est remarié ; j'ai eu une belle-mère en or ! J'ai pu choisir d'aller chez ma tante ou de revenir chez papa . Ma belle-mère m'a dit : « Une chose que je ne saurai jamais faire, c'est remplacer ta mère. » J'avais 11 ans. Par après, je me suis rendue compte que cette personne n'a pas eu les choses faciles. Je l'aimais beaucoup, papa était fort amoureux ; en fait, c'était son premier amour ! Je l'appelais mamy ; elle a été marraine de mon deuxième enfant. Ça a été important pour elle, c'était une reconnaissance. A la fin de sa vie, elle a été placée mais nous sommes restées fort proches.

Elle était très douce et calme, elle savait écouter ; en 1972, mon mari a fait une dépression. Ma belle-mère était la seule personne qu'il écoutait. Elle m'a marqué !

Soumaya

Je vais vous raconter mon premier amour ! A l'école, j'avais une amie qui avait un oncle dont je suis tombée amoureuse ; c'était purement platonique, j'avais 16 ans, il ne savait rien. Je m'arrangeais pour passer devant sa maison, je voyais sa voiture, ça me suffisait. Je suis restée comme ça pendant quatre ans à espérer le rencontrer ; on avait les mêmes horaires. Il n'était pas marié ; je ne lui ai jamais parlé.

Après l'école, je suis partie et je ne l'ai plus jamais revu.

Entre ici et là-bas

Chantal

Je viens de la région de Charleroi, de Roux. En 1967, j'ai quitté la région pour suivre mon mari à Bruxelles. Au début, cela n'a pas été facile ; la mentalité dans une grande ville n'est pas la même qu'à Roux. Là-bas tout le monde se connaissait ; ici les gens étaient méfiants. J'ai eu difficile de quitter mes relations, mon boulot, ma famille. Au début, je ne connaissais personne à Bruxelles. C'est comme si j'étais en vacances. J'ai essayé de trouver du travail malgré mes mauvaises connaissances en néerlandais. Avec le travail, j'ai trouvé des relations. Maintenant, je ne voudrais pas retourner vivre à Charleroi. Ici, il y a plus de facilités pour le transport, etc. Quand j'y retourne, c'est quand même avec un petit pincement au cœur.

Je me rappelle quand j'étais petite à Charleroi, dans les années 50, on traitait les italiens de « sales macaronis ! ».

A Bruxelles, j'ai toujours vécu dans un immeuble de 8 appartements à Molenbeek.

Ousmane

Je viens de Dakar. Avant d'arriver ici, je suis passé par Paris pendant 6 mois. J'y ai un frère et c'est avec le regroupement familial que j'ai pu venir. Comme je n'ai pas trouvé du travail, je suis parti pour la Belgique en 2011. Ici, je connais plus de monde d'autres cultures, il y a moins de monde qu'à Paris. Ici en Europe, c'est plein de couleurs, tandis qu'en Afrique tout est en noir et blanc. L'ex-président du Sénégal, Léopold Sédar Senghor ? C'est en arrivant ici que j'ai compris que c'était un grand homme !

En Belgique, j'ai été à Gembloux, Liège, Bastogne. J'ai beaucoup d'amis ici.

Si je voudrais retourner vivre au Sénégal ? Oui, bien sûr, là-bas les gens se connaissent, parlent facilement entre eux ; dans les transports en commun, même quand tu connais personne, s'il y a un match de lutte ou de boxe, tout le monde parle de ça avec tout le monde.

Ici, avant, je disais bonjour à tout le monde et personne ne me répondait. Maintenant, je ne dis plus bonjour à tout le monde.

Chez moi, tout le monde habite ensemble : hommes, femmes, enfants, grands-parents. Si une personne travaille, elle fait vivre toute la famille, même avec 250 € par mois.

Ici, si tu n'as pas d'argent, tu ne manges pas. Chez nous, on ne calcule pas, on te dit « viens manger chez nous » même si on ne te connaît pas !

A Bruxelles, je vis dans une maison avec 6 ou 7 autres personnes ; on partage ; c'est la solidarité africaine !

Jeannine

J'aurais pu vivre en Italie puisque mon mari était italien. Mais je n'avais pas envie d'aller y vivre. Au début, on a un peu hésité et puis finalement, Michel, mon mari, a décidé de venir vivre en Belgique. C'était en 1962. Il a trouvé facilement du travail. Mais pour lui, la Belgique, c'était du provisoire, il rêvait de retourner en Italie.

Et puis, on a eu les enfants, et petit à petit, il a pris racine ici. Pendant longtemps, il ne voulait pas être propriétaire parce qu'il ne voulait pas s'enraciner ici.

Quand il a pris sa retraite, beaucoup de gens ont demandé : « Et alors, quand allez-vous retourner en Italie ? » Moi aussi, il y a quelques années, je me disais que j'aimerais bien vivre en Italie. Mais ici tout est très organisé : l'administration, la sécurité sociale, les hôpitaux, ... En Italie, si on est malade, les hôpitaux ne fonctionnent pas aussi bien qu'ici.

Michel était du Sud de l'Italie, il parlait facilement avec tout le monde. Dans le sud, on est toujours bien accueilli. Quand on allait dans la famille de Michel, ils dormaient sur le divan et nous dans la chambre à coucher ! Ce sont vraiment des mentalités différentes ! Je me rappelle, un jour, en Italie, on attendait le bus et il est passé sous notre nez. Quelqu'un qu'on ne connaissait pas nous a invités à prendre le café à la maison en attendant le bus suivant.

Mais en Italie, les mentalités sont plus bloquées notamment concernant les filles et les garçons. Quand notre fille a voulu vivre avec son ami sans être mariée, elle s'est disputée avec son père. Moi, j'étais d'accord et finalement elle a été vivre avec son ami. C'était quand même moi qui assumais tout à la maison, mon mari, lui, partait travailler !

Soumaya

En 1993, j'avais 24 ans et je me suis mariée à Tanger. Lui, venait de Belgique et je ne le connaissais pas du tout. Sa famille était venue chercher une femme au Maroc. Quand j'ai rencontré mon futur beau-père, il m'a dit : « Il est très bien, il travaille, ... ». En fait, quand je suis arrivée ici, on a vécu dans la maison de ses parents. Il y avait pour nous juste un matelas par terre. Et j'ai découvert qu'il se droguait, qu'il ne travaillait pas et qu'il était au chômage. Moi, je restais toute la journée avec sa maman. On a eu deux enfants, une fille et un garçon qui ont aujourd'hui 18 et 20 ans. On n'avait pas beaucoup d'argent. Les gens de sa famille nous donnaient des vêtements. J'avais difficile pour parler le français. Avant au Maroc, j'étais couturière mais ici pour faire le même travail, le matériel est trop cher.

Pendant longtemps, j'ai cru que mon mari allait changer mais il n'a pas changé. Il me frappait. Un jour, il m'a frappé plus fort et j'ai été à la police. Ici, il y a le droit des femmes et le droit de tous. Les policiers m'ont aidée ainsi que le CPAS. J'ai divorcé. Je connais beaucoup de femmes comme moi. Maintenant tout ça n'aurait plus été possible car le futur mari doit montrer qu'il a un travail et une maison avant de pouvoir faire venir sa femme ici.

Thérèse

Moi, je n'ai jamais quitté mon pays. J'ai vécu dans différentes communes à Bruxelles et maintenant je vis à Koekelberg depuis 1976. J'étais une femme au foyer.

Mon quartier a fort changé mais je trouve que les gens y sont très agréables. Quand mon mari est mort, certains ont demandé s'ils pouvaient tondre la pelouse. D'autres ont proposé de venir prendre un café chez eux.

Quand les premiers marocains sont arrivés, ils ne connaissaient pas bien le français. Les femmes restaient cloîtrées chez elles. Maintenant il y a de plus en plus de gens qui viennent de l'Est.

Il y a des écoles où les enfants apprennent bien le français, notamment le Sacré-Cœur de Koekelberg où des enfants de mon quartier sont allés et sont devenus plus tard médecin, avocat, ...

Actuellement, j'habite avec mon fils. Tous les vendredis, toute la famille vient manger chez nous.

Jamila

Je viens de Tanger. Je me suis mariée et suis arrivée en Belgique en 1999. La famille de mon mari était déjà en Belgique. Il ne voulait pas vivre seul au Maroc sans sa famille. J'ai un « bon » mari !

Quand je suis arrivée ici, je ne parlais pas bien le français. J'habitais avec ma belle-sœur. La promiscuité était difficile. Après trois ans de cette vie, on a eu notre propre maison. On a eu 5 enfants. J'ai bien aimé les gens ici. J'avais des contacts via l'école. A la maison, on parlait un mélange d'arabe et de français. La langue est le plus difficile pour moi en Belgique.

Hamda

Je viens de Sousse en Tunisie. J'ai deux frères et trois sœurs dont j'ai dû m'occuper très jeune.

J'ai été d'abord enseignant en Tunisie mais ça ne payait pas bien. Ensuite, j'ai été un scribouillard dans une société à Tunis. Et puis, j'ai fait un stage à la télé tunisienne et j'ai été sélectionné pour m'inscrire à l'Insas à Bruxelles en 1967. C'est à cette époque-là que j'ai fait la connaissance de ma future femme, belge, Annic. Nous nous sommes mariés en 1972. C'était la crise ici en Belgique. A plusieurs reprises on m'a dit : « vous n'êtes pas belge ! ». J'ai quand même trouvé du boulot dans une société de fabrication de panneaux d'isolation et ensuite dans une société de fabrication de peinture et finalement je suis devenu chef de labo à Vilvoorde. J'ai appris le flamand.

Pourquoi est-on resté ici en Belgique ? parce que ma femme voulait rester ici et qu'on avait du travail.

J'ai encore beaucoup de famille en Tunisie.

Lutgarde

Je suis belge et j'ai toujours habité à Bruxelles. En 1962, j'ai quitté la maison familiale de Schaerbeek pour venir vivre seule à Koekelberg, la commune dans laquelle je travaillais. A l'époque, cela ne se faisait pas de quitter ses parents pour vivre seule. Cela m'a libérée d'un cocon ! Depuis, j'ai toujours vécu à Koekelberg. Je me suis mariée en 1966. Nous sommes d'abord restés dans mon petit appartement, ensuite avec l'arrivée du troisième enfant, nous avons déménagé dans une maison.

A l'époque, dans le quartier, il y avait surtout des familles avec des jeunes enfants, tous des belges. Aujourd'hui, il reste 3 - 4 belges, ce sont des « résistants ». Moi, contrairement à Thérèse, je n'ai jamais eu beaucoup de relations avec mes voisins car je travaillais à l'extérieur. Je n'ai jamais eu non plus de problèmes de voisinage. Les gens déménagent beaucoup. Une fois, des marocains m'ont invitée chez eux pour la fin du Ramadan mais je n'ai pas pu y aller à cause d'un empêchement de dernière minute ...

Je n'aurais pas aimé vivre ailleurs. Je suis fort attachée à Bruxelles et à ma famille . Un jour, mon mari a eu une offre en tant que photographe pour aller travailler et vivre à Dallas. Mais étant donné que je suis fille unique, je me considérais comme responsable de mes parents et puisque le plus loin où je n'ai jamais été, c'est au pied des Dolomites, je n'ai pas voulu partir à Dallas !

Lorsque j'étais petite, j'allais en vacances dans la famille de ma mère en Campine. Tout le monde se connaissait et me saluait par mon prénom. Maintenant, beaucoup a changé !

A l'époque où ma mère est arrivée à Bruxelles, il y avait un guichet à Schaerbeek pour les flamands ; maintenant il y en a un pour les marocains !

Le travail

Thérèse

A l'âge de 16 ans en 1955, j'ai quitté l'école. J'en avais assez. J'avais un diplôme de sténodactylo et j'ai trouvé du travail tout de suite. Mon premier salaire était de 1900 francs. On nous remettait le salaire en liquide dans une enveloppe. Jusqu'à mon mariage j'ai remis mon salaire à mes parents.

Je travaillais à Molenbeek dans une fabrique de scies qui partaient au Congo. Je tapais des lettres ; il y avait toujours quelque chose à faire. Il y avait quatre employés et une vingtaine d'ouvriers. Je classais, dactylographiais avec du carbone, en trois exemplaires.

On travaillait le samedi matin, 40h par semaine.

Ensuite, j'ai été chez Idac, puis chez Burman, dans le papier ; à chaque changement de travail, je touchais 100 FB de plus. J'ai travaillé sept ans et demi jusqu'à mon mariage. Ensuite, quand j'ai eu ma fille, mon mari n'a plus voulu que je travaille. Nous étions tous les deux orphelins de mère et nous avons souhaité qu'une maman soit présente auprès de nos enfants ! Ce n'était pas facile financièrement, mais on ne dépensait pas autant à l'époque. Le travail m'a manqué quand mes enfants sont allés à l'école. J'aurais bien aimé travailler à mi-temps, mais ça n'existait pas beaucoup. Ensuite, je n'ai plus jamais travaillé.

Chantal

J'ai travaillé pendant sept ans à la brasserie Van Den Heuvel de 1969 jusqu'à la fermeture en 1975. Le grand père de mon mari a travaillé là ; c'est comme ça que j'y suis rentrée. J'avais fait des études artistiques, pour travailler dans la pub. J'ai commencé par un intérim chez VDH dans la pub, mais le service a fermé, et on m'a proposé un poste dans le service médico-social. On y faisait les premiers soins en cas d'accident du travail : certaines bouteilles éclataient lors de la pasteurisation, il y avait aussi des projections d'acide caustique. On s'occupait également des visites médicales, et du suivi administratif. On avait beaucoup de travail.

On contactait les ouvriers, on les convoquait. C'était très agréable avec beaucoup de contacts, très varié. On ne savait jamais de quoi était faite la journée.

La Brasserie était située au coin de la rue de Ninove. Six cent ouvriers y travaillaient. Le bâtiment était immense. Travailler dans une brasserie n'était pas toujours simple à cause de l'odeur. Et puis il y avait beaucoup d'incidents.

Comme il n'y avait pas beaucoup de femmes, on demandait aux dames d'aller goûter la bière car les goûts diffèrent selon les sexes. Je n'aimais pas trop ça. Quand la brasserie a fermé, ça été un drame ; je n'ai jamais vu autant d'hommes pleurer, il y avait des gens qui n'avaient fait que ça : du brassage, de l'embouteillage toute leur vie.

Ce travail m'a plu, il y avait une très bonne ambiance. C'est mon meilleur souvenir professionnel !

Jeannine

En 1948, mes parents ont repris un atelier de colifichets (ornements vestimentaires), la Maison Kerstius, à Saint Gilles, derrière la maison communale. Ma grand-mère avait commencé cet atelier avant la guerre.

Pendant la guerre, l'atelier a eu beaucoup de succès car les gens achetaient moins de nouveaux vêtements et plus de colifichets puisque c'était une manière de recycler les vieux vêtements avec des garnitures.

Mon père était comptable et ma mère couturière. C'était très artisanal. Ma mère dirigeait l'atelier. Chaque année, il y avait une nouvelle collection, ma mère créait de nouveaux modèles, elle était très douée.

Moi, vers 16 - 17 ans, je ne voulais plus aller à l'école et je suis entrée dans l'atelier comme apprentie. J'ai été vite mise aux machines, puis au repassage, à la coupe, à l'emballage : j'ai fait de tout, y compris balayer l'atelier, ramasser les épingles avec les aimants, répondre à la porte. Nous étions une dizaine de personnes, c'était très varié.

Les ciseaux étaient durs à manipuler, j'attrapais des durillons.

Le fait d'être la fille du patron ne posait pas de problèmes car il y avait une bonne ambiance. Ma mère chantait tout le temps, nous chantions toutes en travaillant.

Tous les vendredis soirs, mon père payait les ouvrières; moi je n'avais pas d'enveloppe, car je vivais chez mes parents et je préférais être gâtée que de recevoir un salaire.

J'ai travaillé là jusqu'à 25 ans, ensuite j'ai continué à la maison quand j'ai eu mon premier enfant. J'étais payée mais jamais déclarée. A cause de cela, j'ai perdu dix ans de pension.

L'atelier a fermé en 67, parce que la mode a changé, le prêt à porter s'est généralisé.

Hamda

Le travail que j'ai préféré ? En Tunisie à Nabeul, j'ai été régent en mathématique entre 1964 et 1967 ; je donnais cours en français. Je garde un bon souvenir car j'ai donné à mes élèves le goût du français et des maths. Ils me craignaient ou ils m'adoraient. Mais je ne laissais pas indifférent.

Je voulais pousser ces enfants à être curieux.

J'ai quitté l'enseignement, car je ne gagnais pas suffisamment d'argent ; en effet, je devais aider ma famille et payer un loyer. En effet, mon père est mort quand j'avais 18 ans laissant à ma charge mes trois sœurs et mon petit frère. J'ai donc quitté l'enseignement pour travailler successivement dans deux usines, à Tunis, comme « gratte-papier ».

A un certain moment, j'ai gagné un concours pour travailler à la télé en tant qu'assistant-réalisateur. L'état m'a donné une bourse pour venir en Belgique étudier à l'Insas. J'y ai aussi réussi un concours et donc j'ai fait cette école avec des grands maîtres. C'est à cette époque que j'ai rencontré une belge, celle qui allait devenir ma femme.

Ensuite je suis rentré en Tunisie pour travailler à la télé, mais je n'ai plus réussi à m'adapter : on traitait mal les gens, l'ambiance était mauvaise. En 1972 je suis revenu en Belgique ; j'ai refait un an de droit en arrivant ici et je me suis marié.

Carsten

Au Danemark, j'ai fait des études pour devenir professeur de langues germaniques au Lycée.

Dans les années 80, lorsque je suis arrivé en Belgique avec mon ami, il n'y avait pas de postes disponibles dans l'enseignement. J'ai envoyé une lettre à la Commission Européenne pour être interprète ; j'ai fait un stage de 6 mois. Cela fait 30 ans que j'y travaille.

J'interprète le français, l'anglais, l'allemand, le néerlandais et le suédois vers ma langue maternelle, le danois. Il faut être intéressé par la politique, le social et l'économie pour réussir ce travail; j'ai bien aimé ce que j'ai fait, même si cela m'a donné des problèmes auditifs. C'est un travail très stressant car il faut être très attentif. Quand c'est dur, je pense que je travaille pour la paix et une meilleure compréhension entre les gens ; ça prend du temps de se parler, de se comprendre.

Des personnalités qui m'ont impressionné ? Jacques Delors, Helmut Kohl, Van Rompuy, l'écolo allemand Joschka Fischer.

Ce que je pense de l'Europe maintenant ? Je crois qu'avec la crise, on a trop parlé d'argent et pas assez de l'emploi des jeunes. Tout est très néo-libéraliste , on s'est éloigné des populations.

Bernadette

J'ai terminé mes études de pédagogie au Congo en 1962 ; j'avais 16 ans. C'était une période très troublée pendant la guerre de sécession du Katanga. Mon père était en prison. Originaires du Kasai, nous habitons le Katanga et nous ne pouvions pas rentrer chez nous.

J'ai été voir le directeur de l'école laïque et il m'a engagée. J'ai donc été pendant un an institutrice en première année primaire à Jadotville (Likassi). Les gendarmes katangais kidnappaient les filles. Ma mère venait me chercher à l'école tous les jours. Je gagnais 7000 FB que je donnais à ma mère pour faire vivre notre famille.

Ensuite, je me suis mariée et nous sommes partis à Lubumbashi.

J'étais la seule à gagner de l'argent. Dans ma classe, j'avais 30 enfants. J'aimais beaucoup ce travail que j'ai occupé jusqu'en 1967. A ce moment-là, les enseignants n'étaient plus payés. Nous avons alors ouvert un petit commerce d'alimentation où on vendait un peu de tout.

En arrivant ici en Belgique en 2000, mes enfants ont trouvé un magasin pour moi à Koekelberg mais suite à des tracasseries administratives, le magasin a fermé.

Aujourd'hui je vends des pagnes, des bijoux de fantaisie le samedi et le dimanche au Marché de l'Abattoir à Anderlecht. Je suis également bénévole dans une école primaire à Molenbeek. Les enfants sont les mêmes, mais les méthodes ont changé ...

Ousmane

Au Sénégal, j'ai travaillé dans une société qui distribuait les journaux. Du lundi au samedi, je devais me lever tôt, à 4 h du matin. J'avais une camionnette, j'allais à l'aéroport, je triais les journaux, ensuite je les

distribuais, notamment dans les ambassades. Un jour, j'ai rencontré le ministre des finances d'Italie. C'est un bon souvenir ; je rencontrais beaucoup de gens différents et je gagnais 400 € par mois. Cet argent, je le donnais à mon père car nous habitions avec 25 personnes de la famille sous le même toit. C'est mon père qui gérait tout ça.

J'ai travaillé dans cette société pendant dix ans, ensuite elle a fait faillite.

Lutgarde

J'ai travaillé pendant 40 ans, 10 ans dans une imprimerie et 30 ans dans une société d'assurances.

A 19 ans, je ne voulais plus aller à l'école. Ma mère a téléphoné à son frère, directeur dans une imprimerie à Molenbeek. J'ai été engagée de suite.

Il y avait beaucoup de travail, je devais vérifier les bons à tirer, gérer les stocks de papier, m'occuper du salaire des imprimeurs, ...

Sortant de l'école des Sœurs, je suis arrivée un vendredi, assez naïve devant 35 hommes ! J'ai dû m'imposer devant eux ! Au début, ils ont affiché des pin-ups sur les murs à côté desquelles je devais passer pour transmettre les instructions. C'était fait spécialement pour me choquer ! Cela n'a pas duré longtemps.

Avec ma première paie, j'ai acheté des souliers rouges à hauts talons pour me donner de l'assurance ! Moi, je n'ai pas remis ma paie à mes parents.

Un souvenir marquant ? Les élections du délégué syndical ! Les candidats se mettaient en cercle et jetaient l'un après l'autre au centre un billet de vingt francs. Celui qui avait jeté le dernier billet devenait le délégué syndical pour tous les imprimeurs et les typographes.

Cette période a été la plus belle professionnellement parlant. J'ai dû arrêter car j'ai été atteinte de saturnisme. Malheureusement, cela n'a pas été reconnu comme maladie professionnelle parce que j'étais une femme. J'ai été hospitalisée pendant un mois pour changer mon sang. A cause de cela, j'ai perdu un bébé et toutes nos économies.

Religions, valeurs, philosophies de vie

Jeannine

La religion n'est pas très importante pour moi. Je viens d'une famille chrétienne catholique. Pendant mon enfance, j'ai été à la messe tous les dimanches parce que c'était une tradition. A l'adolescence, je n'ai plus été à l'église car ma grand-mère n'y allait plus.

Je ne saurais pas dire si je crois en Dieu. Je ne suis pas convaincue. Mais j'ai cette base chrétienne, et j'ai besoin de croire en quelque chose. Dans les moments difficiles, je vais à l'église : je m'adresse plutôt à mes proches disparus. Je doute de plus en plus car je n'ai jamais été entendue. Je rentre facilement dans une église ; j'y apprécie la paix du lieu, je m'assois, ça me fait du bien, je ne sais pas expliquer pourquoi.

Je me suis mariée à l'église, mon mari était catholique. Mes petits-enfants ne sont plus baptisés.

Je suis chrétienne de tradition. Mais sans plus. Je ne sais pas s'il y a quelque chose, je suis plutôt agnostique.

Bernadette

Pour moi, être chrétien est très important. Je ne peux pas vivre sans la prière et la religion. Dans le temps, mes parents étaient divorcés et on n'avait pas le droit d'être baptisé. Je suis la seule dans la famille qui ait été baptisée. Pour moi, Dieu nous aime tous.

Mes quatre enfants vivants ont tous bien réussi et travaillent. C'est grâce à la prière. Je me sens unie à eux grâce à la prière. Je visite aussi maintenant les sans-abris à la gare centrale, à la rue Neuve. Dieu est pour tout le monde.

Mes enfants et petits-enfants sont croyants.

Mes parents n'étaient pas très croyants. Ils étaient divorcés et à l'écart. C'est l'école qui m'a appris la foi. Mes parents ne m'ont jamais obligée à aller à l'église, j'ai décidé seule.

Les religieuses en Afrique étaient très dures et favorisaient les enfants d'origine katangaise. Mais elles ne m'ont pas dégouté de Dieu, ça n'a rien à voir.

Quand mon enfant est mort, je me suis sentie abandonnée, je ne savais plus prier ; mais j'ai pris la bible et je suis tombée sur le passage suivant : « dans la maison de mon père, il y a beaucoup de demeures ». Ça m'a énormément aidée à surmonter ma douleur.

Comment je me sens par rapport aux autres religions ? Dieu est grand. Il y a plusieurs manières d'arriver au même endroit. Dieu nous aime tous. Pour moi Dieu est un visage d'amour.

Maintenant avec l'âge, je deviens sage, je suis plus croyante et plus sereine.

Carsten

Je suis athée chrétien. Je n'ai jamais cru en Dieu, mais je suis de culture chrétienne protestante. J'ai été baptisé et à 14 ans j'ai fait ma confirmation.

Mon grand-père est mort quand j'ai eu 18 ans. A la fin de sa vie, il avait retrouvé la foi et allait souvent à l'église. Lors de l'enterrement, le prêtre s'est trompé de nom. A ce moment-là, j'ai eu un déclic et je me suis dit : l'église ça sert à quoi ? Je me suis replié sur une religion personnelle, en moi, plutôt une philosophie de vie.

Pour moi, les églises, les mosquées, les synagogues ne donnent souvent rien de bon. Les valeurs telles que l'altruisme, l'amour de l'autre sont beaucoup plus importantes. J'aime beaucoup aider, avoir un échange avec les autres. Je trouve très importantes les idées de la révolution française : liberté, égalité, fraternité. Je suis homosexuel ; les églises ne l'acceptent souvent pas. Je me sens très mal accepté de ce côté-là.

On ne se parle pas grâce à Dieu mais parce qu'on a des valeurs en commun. Chaque homme est égal à l'autre. Les progrès de l'humanité sont liés à la compréhension mutuelle et pas au repli sur soi. Pour moi, le principe fondamental est l'amour de l'autre ; c'est la base du vivre ensemble.

Je ne crois pas dans une vie après la mort mais dans la survivance des idées.

Je n'ai rien contre les personnes qui croient en Dieu. La religion est privée et personnelle.

Ousmane

Pour moi, la religion est importante ; je suis musulman pratiquant.

Il faut croire en tous les livres saints, Bible et Coran; je peux me marier avec une croyante, mais pas avec une athée.

Au Sénégal, on est 94 % de musulmans, mais il y a une grande tolérance pour les autres croyances. Etre croyant est important, la solidarité aussi ; je n'ai pas de revenus, mais je vis avec d'autres musulmans et on partage. C'est une tradition de mettre en commun.

Je dois prier cinq fois par jour ; la mosquée est là pour rassembler des gens et créer cette solidarité. La prière du vendredi est importante, car l'imam fait le discours qui doit nous inspirer pendant la semaine.

Le Coran est un code de vie comme le code de la route ! Etre musulman ce n'est pas seulement prier, il faut aussi agir. Les valeurs sont importantes, le pardon p.ex.

Tuer au nom d'Allah ? Je ne comprends pas. La politique ne doit pas entrer dans la religion.

Ce que je vais enseigner à mes enfants ? Le Coran, la vie, les valeurs.

Dieu pour moi est partout et tout le temps.

Jamila

La religion est importante pour moi. Je prie chez moi et à la mosquée ; mes enfants apprennent aussi le Coran.

J'ai une relation à Dieu, je demande la santé et la protection.

Il n'y a pas vraiment de différences entre le Maroc et ici pour la vie spirituelle.

En Belgique, je vois beaucoup de musulmans à la mosquée, plus qu'au Maroc. Je ne sens pas tellement le contrôle social.

Lutgarde

Je suis catholique de tradition. Quand j'étais enfant, la messe était importante. Mon père disait, je suis catholique mais je n'aime pas les curés. En général, maman me conduisait le dimanche à la messe.

La religion est importante parce qu'elle me relie à une communauté. Par contre je laisse à Dieu la liberté de se révéler comme il veut. Je suis croyante et pratiquante. Ça n'a pas toujours été comme ça.

Je me rappelle une prière en flamand qui se terminait par « Cher Papa du ciel accorde moi de rester un petit agneau de ton grand troupeau. »

Dans mon adolescence, la religion avait un côté très scolaire et obligatoire.

Vers mes 20 ans, j'ai commencé à chercher. J'ai été dans un cercle biblique et à un certain moment on m'a demandé d'être catéchiste. Ça m'a étonnée, et je l'ai fait. Ce que je n'ai pas fait pour mes enfants je l'ai fait pour les autres. On m'a bien préparée et ça m'a fait beaucoup réfléchir. J'ai évolué. Je suis retournée à l'église au moment où mes enfants ont fait leur première communion. Depuis 14 ans, je fais partie d'un petit groupe autour d'un prêtre ouvrier.

Pour moi, Dieu est un peu comme mon grand-père : un homme juste et gentil. Il y a des règles à suivre vis à vis de son prochain. Dieu nous connaît mieux que nous-même.

La foi est une question de recherche. La Bible s'interprète selon le moment, l'époque.

Je crois en un au-delà où je retrouverai ceux qui m'y ont précédé.

L'église catholique évolue lentement dans le bon sens du point de vue de l'égalité des sexes.

Thérèse

Je suis catholique pratiquante. L'Eglise a évolué, surtout depuis mon enfance, où c'était très théorique. Avec le temps, l'Eglise s'est plus ouverte et est devenue plus accessible. Quand on était petit on avait surtout la crainte de Dieu. Aujourd'hui, on ne condamne plus les autres religions.

Pour moi, la notion de bien ou de mal est innée.

Dieu est un être bon qui peut nous aider dans les moments difficiles, quelqu'un qui nous console par exemple quand on perd quelqu'un.

Mon papa était athée et ma maman chrétienne. Mon mari m'a entraîné dans la foi religieuse car il était plus fervent que moi. Nous avons essayé de transmettre la religion aux enfants. Nous n'y avons réussi qu'à moitié. Tous mes petits-enfants sont baptisés, même si ça n'a plus la même valeur pour eux.

Etre fille, être femme, être garçon, être homme

Bernadette

Au Congo, dans ma famille, les frères et sœurs ont été éduqués différemment. Moi et mes sœurs nous suivions maman ; mes frères suivaient papa. A la maison, les garçons ne faisaient rien, et moi je devais non seulement étudier mais aussi faire le ménage, la cuisine, accompagner mon frère à l'hôpital ... Ma mère me disait : « de toute façon, tu ne travailleras jamais dans des bureaux, ça ne sert à rien d'étudier ! ». Je n'aimais pas, je voulais être comme un garçon...

A l'école, nous étions séparées des garçons. Même les jours de congés étaient différents pour qu'on ne se mélange pas ! Avec l'indépendance, ça a changé.

Mes enfants, je les ai éduqués différemment : ils devaient se débrouiller pour tout faire.

Aujourd'hui, on dit souvent que je travaille comme un homme !

Lutgarde

Enfant, j'ai été élevée avec un cousin. J'ai l'impression qu'il n'y avait pas de différence entre mon éducation et la sienne.

J'ai été à l'école des filles jusqu'à mes 19 ans. Je me rappelle des cours de droit : il y avait neuf différences entre les hommes et les femmes. Cela a fort choqué toutes les élèves.

Adulte, quand j'ai été hospitalisée à cause du saturnisme, je me suis retrouvée à côté d'une prostituée. Elle avait des problèmes gynécologiques aigus et devait être opérée ; on n'a pas pu le faire tout de suite car il fallait l'autorisation du mari... J'ai trouvé ça très révoltant !

Dans ma carrière, j'ai suivi des cours organisés par la chambre des imprimeurs afin d'apprendre à faire des devis ; il y avait aussi des cours de mécanique. Chaque fois qu'il y avait un exposé, le prof disait : « tout le monde a compris ? Mademoiselle aussi » ? Ça m'est resté. J'ai trouvé ça très humiliant.

Je m'occupais des salaires ; les ouvriers demandaient que je remplisse la feuille de paie au crayon pour qu'ils puissent « se servir » avant de rendre leur salaire aux femmes.

A la maison, les premières années, mon mari m'aidait. Avec mon deuxième enfant, j'ai travaillé à mi-temps et il ne m'a plus du tout aidée.

Soumaya

Quand j'étais petite au Maroc, ça ressemblait fort à ce que Bernadette a raconté : les filles s'occupaient du ménage comme leur maman, et les garçons allaient au marché, comme leur papa. Au Maroc, ce sont les hommes qui font les courses, pas les femmes. Madame donne les ordres à Monsieur.

Les femmes se retrouvent au hammam et chez le coiffeur.

Mes enfants, je les éduque différemment, le garçon ne doit pas faire les choses des filles. Les hormones des filles et des garçons ne sont pas les mêmes !

Ici les garçons sont coquets comme les filles ! Je n'ai jamais trouvé ça bien.

Jamila

Pendant mon enfance au Maroc, mon père travaillait comme chef de bateau. Parfois je l'accompagnais.

Je jouais aussi au foot avec les garçons ; ma mère me faisait confiance.

Ma mère ne sortait jamais de la maison. Quand mon père est mort, ma mère est restée seule. C'était difficile pour sortir. Il restait une sœur avec ma mère ; elle l'accompagnait pour tout.

Mes enfants, trois garçons et deux filles, je les ai éduqués de la même façon. Ils doivent se débrouiller dans tout.

Thérèse

Je n'ai pas grand-chose à dire sur ce sujet.

J'étais fille unique. On disait que j'étais un garçon manqué : j'étais un peu sauvage, je jouais plus aux jeux de balles qu'à la poupée. J'étais très active et je le suis restée !

Jeannine

Je ne suis pas féministe mais j'adhère à toutes les idées.

Ma mère était très soumise à son mari et ça me choquait. Mon père ne savait rien faire, même pas préparer tout seul ses vêtements pour s'habiller !

Mon mari était italien et assez macho ! Au début de notre mariage, il me demandait de lui apporter le café du matin. Il n'a jamais participé au ménage, mais il s'est occupé des enfants. Ce côté macho de mon mari était insupportable, mais je l'ai canalisé petit à petit !

J'ai éduqué ma fille pour qu'elle soit indépendante.

Nous les femmes, nous sommes très différentes des hommes ; nous avons une sensibilité particulière, nous admirons et réfléchissons différemment. Un homme, lui, ne sait pas faire deux choses à la fois !

Ousmane

A la maison, au Sénégal, nous étions quatre sœurs et trois frères. Moi, j'ai été éduqué dès l'âge de 3 ans à l'école coranique loin de chez moi pour devenir marabout (c'est-à-dire imam, pas féticheur !) comme mon père. Mes frères ont été dans une école à Dakar ; ils y ont appris le français. Mon père était commerçant et voulait

que mon frère aîné reprenne le commerce, pour ça il devait connaître les langues. Etant donné que j'ai été éduqué autrement que mes frères, nous sommes aujourd'hui très différents.

Mes sœurs, elles, n'ont pas été à l'école.

Ma femme, je l'ai rencontrée dans le quartier où on habitait. Elle était copine de ma sœur mais ma mère était contre... elle a dû se battre pour s'imposer. Un de mes frères et moi nous sommes mariés le même jour. Le mariage c'est important et ça coûte très cher !

Evaluations, réflexions

Réactions après la première séance :

- J'ai appris beaucoup de choses sur les différences de cultures mais aussi sur les différences d'époque et d'âge.
- Entendre parler d'enfances aujourd'hui, cela m'a rajeuni !
- Je trouve que la vie des plus anciens d'ici et la nôtre ne sont pas si différentes.
- J'ai beaucoup d'admiration pour chacun. C'est beau l'humanité !

Réactions après la dernière séance :

- Ces réunions ont annulé l'impression qu'on ne peut pas avoir de contacts avec des personnes qui ne nous ressemblent pas. Je reste un peu sur ma faim, cela pourrait continuer ... on ne verra plus jamais ces personnes, c'est dommage. **Jeannine**
- J'ai été agréablement surpris d'avoir pu dire, sans déclencher de réactions négatives, que je vivais avec un homme. J'ai appris beaucoup sur les étrangers non européens mais aussi sur les belges et leur histoire, e.a. pendant la guerre. Je suis convaincu qu'au plus on se met ensemble et on parle, au moins il y aura de problèmes dans le monde. **Carsten**
- J'ai aimé la fraternité dans le groupe. On a parfois des idées différentes ; mais cela permet d'entendre les idées des autres. **Hamda**
- Ce fut une découverte culturelle. J'ai appris notamment sur la manière dont les personnes d'origine étrangère ont vécu dans leur pays d'origine. J'ai appris que tout le monde tient à sa culture. La solidarité à l'africaine ici en Belgique telle que racontée par Ousmane est impressionnante presque culpabilisante mais il ne faut pas oublier que nous aussi les belges, nous aidons les gens qui sont dans l'ennui : nous alimentons les caisses des Cpas et autres fonds ! **Thérèse et Lutgarde**
- J'ai la joie. Cela m'a fait beaucoup de bien d'être avec des gens d'origines différentes. Ce qui m'a le plus surpris ? Les musulmans sont comme les chrétiens, ils sont respectueux des mêmes valeurs. L'islam n'est pas nécessairement une religion dangereuse. **Bernadette**
- Nous avons beaucoup aimé les rencontres avec des personnes d'origine, de culture, de langue et d'âges différents. Cela nous a fait comprendre que les gens n'étaient pas « racistes », qu'il y avait de la tolérance et que l'on pouvait parler de tout sans peur et sans honte. On a beaucoup appris des personnes qui étaient là même si nous ne comprenions pas toujours tout. **Soumaya, Jamila et Ousmane (apprenants à Lire et Ecrire Molenbeek)**

